

Des images d'épinal à l'eau d'érable

Les Femmes au tournant du siècle 1880-1940. Âge de la vie, maternité et quotidien de Denise Lemieux et Lucie Mercier, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p., 28\$.

Chantal Théry

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39166ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Théry, C. (1989). Compte rendu de [Des images d'épinal à l'eau d'érable / *Les Femmes au tournant du siècle 1880-1940. Âge de la vie, maternité et quotidien* de Denise Lemieux et Lucie Mercier, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p., 28\$.] *Lettres québécoises*, (56), 52–53.

Chantal Théry

DES IMAGES D'ÉPINAL À L'EAU D'ÉRABLE

Les Femmes au tournant du siècle 1880-1940. Âge de la vie, maternité et quotidien de Denise Lemieux et Lucie Mercier, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 398 p., 28\$.

Cette première partie d'une enquête qui se poursuivra jusqu'en 1985, veut prendre en compte la vie quotidienne et le cycle de vie des femmes (trop longtemps reléguées dans l'histoire sans qualité) en s'appuyant sur la littérature personnelle (autobiographies, journaux intimes, mémoires, récits de vie), afin de mieux saisir les implications socio-culturelles des changements de rôles, d'identité et d'apprentissage dans la société québécoise des années 1880-1940.

Comme plusieurs sociologues et historiens, Denise Lemieux et Lucie Mercier puisent dans ces écritures de «l'infériorité» qui ouvrent sur la conscience d'un sujet autre, sur un temps plus phénoménologique : «le temps devient temps humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative» (Paul Ricoeur). Elles ont étudié les passages du «temps destin» au «temps géré», puis au «refus du temps» qui caractérise notre société, à travers les changements qui ont transformé la vie des femmes : longévité accrue, baisse de la fécondité (sur une période de neuf ans au lieu de vingt et un ans), compression de la tranche de vie dévolue au maternage (trente-six au lieu de quarante ans), scolarité plus étalée dans le temps, taux d'activité plus élevés et moins limités à une période de l'existence, nouveaux lieux de sociabilité, etc.



Postulant que la maternité et la gestion du quotidien qui l'entoure est au centre de la transformation des cycles de vie individuels des femmes, les auteures de la recherche ont procédé à «une mise au foyer de la lentille» sur la vie des femmes adultes, vivant avec un conjoint et mères de famille. «Les parcours déviants par rapport au modèle dominant n'ont pu être qu'effleurés» et l'histoire du célibat féminin reste donc à écrire.

Manifestement, le cœur des chercheurs va aux mères québécoises et aux milieux populaires ruraux québécois de souche : les clivages mondes rural-ouvrier/bourgeois, campagne/ville, non-intellectuel-le-s/intellectuel-le-s n'en sont que plus marqués. Ainsi, les autobiographies populaires, négligées par la bourgeoisie et le monde des lettres, peuvent «en remonter aux observateurs de toutes disciplines». Lemieux et Mercier affirment que les milieux populaires ont une mémoire familiale plus courte, mais non moins riche, quand les autobiographes bourgeois ont le goût — et les moyens — des généalogies, des ancêtres prestigieux. Thérèse F.-Casgrain, qui

remonte à ses ancêtres du Régime français pour expliquer son besoin de réforme et son intérêt pour la cause publique, sera épinglée par les auteures par cette phrase bien connotée, aussi peu pertinente à la démonstration que mesquine et «nationaleuse» : «On ne voit pas très bien en quoi un homme mémorable pour avoir été emprisonné pendant les troubles de 1837-1838, alors qu'il blâmait l'insurrection, ou une fille qui brave les foudres paternelles pour épouser un militaire écossais, viennent nourrir cette ferveur» (p. 51). Nous apprendrons plus loin que «les bourgeois n'ont pas le monopole de ces amours obstinées». Lorsqu'une autobiographe s'attendrit sur ces mots de son mari, «Emma c'est ma richesse, c'est mon trésor, c'est mon amour!» et poursuit en disant : «[j]e suis certaine que nombreux sont nos intellectuels qui n'en ont jamais dit autant à leur digne moitié et pourtant Joseph signait son nom difficilement», les auteures semblent l'approuver («Ne fait-on pas allusion ici à une norme des milieux instruits?») sans préciser ce qu'on peut entendre par «norme»...

Voulant corriger «la mémoire collective» qui semble entretenir l'image d'une mère constamment enceinte, épuisée, essoufflée, les auteures mettent en relief «l'image d'une mère heureuse, comblée à chaque maternité», au point qu'on croirait parfois lire des pages tirées du parfait petit manuel de la mère québécoise. Des témoignages de fatigue, découragement, détresse, les maladies et les décès des mères sont mentionnés, mais apparaissent comme des exceptions venant renforcer la règle d'une maternité quasi idyllique. Le modèle dominant a été à ce point focalisé que la profondeur de champ a disparu.

Les maris sont aussi conviés dans ce portrait rêvé sous la figure de nouveaux pères. Les auteures mentionnent à juste titre que le modèle communautaire de la famille, les comportements familiaux solidaires de la Nouvelle France, les

exemples amérindiens ont fait de la société québécoise «une société bien différente des sociétés traditionnelles européennes d'avant 1900» qui entretenaient «des rapports visiblement antagonistes entre les sexes». Mais elles ne déconstruisent le mythe du matriarcat que pour mieux exagérer l'importance d'un «patriarcat mitigé et bienveillant», l'équilibre d'un pouvoir égalitaire au sein du couple, le lien entre les époux qu'on pourrait presque qualifier de «compagnonnage»: elles notent la sensibilité de «l'homme [qui] saisit cette connivence inscrite au cœur de la relation mère-fille», la présence de «conjointes compatissantes, empathiques» pendant l'accouchement, la participation des hommes à la cuisine, à la lessive, à la cuisson du pain, plus que celle des femmes aux métiers masculins, au point que les secrets culinaires, préservés et transmis de mères en filles, font bien partie du «patrimoine [sic] familial».

Les auteures ne se demandent pas longtemps comment interpréter les sens des «silences» qui entourent les fiançailles et les débuts de la vie conjugale. Pudeur ou oubli, peu importe, pas de nouvelles... bonnes nouvelles, comme si les non-dits ne témoignaient pas plus et mieux que l'anecdote ou l'aveu. L'implicité des discours n'est pas toujours rose: il est des silences qui crient. Certaines critiques ou confessions sont tuées: comment pourrait-il en être autrement quand la majorité des récits autobiographiques sont, pour la plupart, des commandes de petits-enfants à leurs grands-mères? Est-ce à dire que les autobiographies contestataires, subversives, sont restées sous la langue? dans les tiroirs? qu'elles ont pris le bord du poêle à bois?

On s'étonnera du peu de pages consacrées aux «bénéfolles», ces femmes bourgeoises qui se sont investies dans le bénévolat, et de la place exiguë réservée aux droits juridiques, politiques et civiques des femmes: on peut d'ailleurs se demander, puisque le second tome doit commencer en 1950, si le droit de vote des femmes (dont on fête en 1990 le cinquantenaire) sera vraiment abordé. À quoi bon peut-être, puisque déjà, «en milieu rural, le principe de la complémentarité l'emporte sur la ségrégation des rôles» et que les mères y sont douées de personnalités plus fortes que leurs homologues citadines. Par opposition, le récit de Thérèse Casgrain «fourmille d'anecdotes révélant les mentalités archaïques» et très patriarcales de la bourgeoisie. Il eût été opportun d'analyser ce qu'est la prise de conscience de son alié-

nation et son principe de distance critique, ce que la féminité est à la négritude, l'intériorisation des rapports de domination, le développement de qualités propres aux peuples et au sexe soumis, comme le concept de résignation heureuse et son appareil de proverbes.

Le poids des abus, des tabous et de la religion y est léger, léger: le sort de la jeune domestique trouvée en compagnie du mari de la maison est vite réglé: «les amours trop faciles [sic] entraînent le renvoi de celles qui s'y prêtent»; «Il faut dire que, en ce début de siècle, l'enseignement religieux était parfois répressif et inhibiteur au sujet de la sexualité [...] mais»... La savante ignorance entretenue sur la sexualité et ses conséquences sont occultées par une entourloupette de style qui prépare le paragraphe suivant sur le beau temps qu'il doit faire le jour des noces: «à ce rite, fort heureusement, la nature elle-même est conviée!» Seule Simonne Monet-

Chartrand s'interroge et critique l'absence de la mère lors du baptême de son enfant: «on croyait qu'elle ne pouvait se présenter à la maison de Dieu dans un état où tout en elle n'était que bouleversement, remous, désordre. Son corps n'était pas encore refait, ni réglé, ni purifié».

Le ton nostalgique des dernières lignes du texte inscrit à l'endos du livre aurait dû nous inquiéter: «Ce portrait d'une époque ancienne déjà ouverte au changement saura mettre en relief les rythmes trépidants et parfois incertains de nos vies modernes». On l'aura compris, malgré l'abondante documentation retournée, cette histoire est une chronique du «bon temps, l'ancien et le simple temps!» Les mises à distance, les ruses pour contourner les règles, la contrainte des rôles et des modèles imposés, les exemples d'insubordination des femmes n'entraient pas dans le cadre de cette recherche. □

On nous écrit

Rouyn-Noranda,
le 29 septembre 1989

M. Adrien Thério

Au sujet de «René Lévesque,
(une girouette)» par André Renaud

Monsieur,

«Les Canadiens français n'ayant jamais eu besoin des autres pour s'entretenir, comme le montre bien leur histoire», de dire monsieur André Renaud dans l'essai dont le titre est cité en exergue et publié dans votre numéro d'automne '89. Dommage n'est-ce pas que le regard de l'auteur soit aussi myope que l'essentiel même de sa critique à l'endroit de l'œuvre de Pierre Bourgault car celle-ci à mon avis est loin d'être un échec! Bien au contraire...

Moi, je m'en souviens, ne s'agit-il pas en vérité d'un travail fort riche, captivant et intéressant dont la lecture s'avère tout à fait savoureuse et motivante? Sans vouloir en qualifier quand même le contenu de «biblique», il reste, malgré certains points saine-ment discutables, que les faits et

les idées brillamment présentés par monsieur Bourgault portent sérieusement à la réflexion. Et que dire de la structure du texte qui passe savamment d'un passé négatif, à un présent plus positif grâce au bilan général qu'il a su en toute objectivité nous broser, pour nous orienter vers un avenir plus prometteur encore? Enfin les propos de monsieur Bourgault ne deviennent-ils pas d'autant plus convainquants en raison du style même employé dans la rédaction, lequel reflète bien sa personnalité, voire l'assurance de ses croyances?

Monsieur Renaud, à l'instar des Desbiens et compagnie, semble être de cette classe de voyeurs de nombrils roses à qui la langue française appartiendrait en toute exclusivité, pour jeter cavalièrement à la poubelle tout ce qui ne répond pas à leur étroite vision de la syntaxe et de la stylistique.

Moi, je m'en souviens, un échec? Mon œil!

André Richard